

Le 26 février 2018 ont ainsi débattu le Pr. Guillaume Cuchet (professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-Est-Créteil) et le Pr. Henri Derroitte (Faculté de théologie, UCLouvain) sur «L'Église a-t-elle raté la transmission de la foi?»; le 12 mars 2018, c'était le tour de Mgr Philippe Bordeyne (recteur de l'Institut catholique de Paris) et de Mgr Jean-Pierre Delville sur «L'Église est-elle hors du monde?». Ces débats ont été filmés pour la première fois par la chaîne française KTO et ont été retransmis en juin.

Éric GAZIAUX

Doyen de la Faculté de théologie

*Discours du doyen É. Gaziaux lors de la proclamation des grades
(29 juin 2018)*

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier vous toutes et tous pour votre présence à l'occasion de cette proclamation solennelle de la Faculté, et de vous souhaiter chaleureusement la bienvenue. Je remercie tout spécialement le professeur Vincent Blondel, recteur de notre Université, qui nous fait l'honneur et le plaisir de sa présence.

Avec cette promotion solennelle aux grades conférés par la faculté de théologie, se clôt une année académique riche en événements. Au niveau facultaire, je pense notamment, pour cette année écoulée, à l'organisation de la chaire Francqui à titre belge, et aux doctorats *honoris causa* (DHC) décernés avec l'institut «Religions, Spiritualités, Cultures, Sociétés» (RSCS) à deux personnalités scientifiques d'envergure, la sociologue française Danièle Hervieu-Léger et le théologien allemand Christoph Theobald, deux événements marquants et enrichissants pour notre faculté et l'institut de recherche y associé.

Ces événements s'inscrivent dans un contexte international et européen qui nous confronte à des défis immenses sur le style de société et de «vivre-ensemble» que nous voulons et désirons construire. Il suffit de penser à la crise politique que traverse actuellement l'Europe et à nombre de problèmes sociaux et éthiques qui se posent dans notre pays. Ce contexte n'épargne pas le monde universitaire, de surcroît engagé, entre autres sous l'effet de décrets ministériels, à revoir fondamentalement son offre de formation et ses liens à la société et au savoir. Des chantiers immenses et importants sont ouverts, qui engagent la recherche et l'enseignement universitaires dans une réflexion profonde, chantiers qui sont en train de dessiner une nouvelle topographie du paysage et du rôle des universités dans nos sociétés. De tels changements, rapides et cruciaux, n'épargnent pas une faculté de théologie qui, tout en étant peut-être une faculté à part (à plusieurs points de vue), n'en est pas moins une faculté à part entière. Il n'est peut-être pas fortuit que la faculté de théologie et l'institut RSCS aient choisi comme DHC deux personnalités dont l'œuvre témoigne d'une manière de penser la place du religieux et de la foi dans nos espaces contemporains.

Quels pourraient être alors votre rôle et votre responsabilité à vous, diplômés et futurs diplômés de notre faculté qui s'est vue classée 12^e mondiale et première faculté francophone dans le *QS World University Ranking by Subject*, soulignant ainsi notre expertise et notre ancrage dans une longue tradition de recherche et d'enseignement?

Je soulignerai d'abord qu'une université complète comme celle de Louvain, avec entre autres une faculté de théologie, est particulièrement bien outillée pour aborder la question du religieux dans nos sociétés. Elle le fait en assumant et en promouvant une réflexion critique interne à la tradition, chrétienne ici, et en fournissant des outils pour comprendre les autres traditions croyantes via notamment la formation en sciences des religions. En concertation avec les autres disciplines universitaires, autant dans la formation théologique en tant que telle que dans les sciences des religions, elle entend participer au dialogue nécessaire pour forger, dans les structures démocratiques qui sont les nôtres, une proposition d'existence commune respectueuse de la pluralité effective et inhérente des convictions.

Une théologie qui se pense en contact incessant avec d'autres disciplines, comme c'est le cas ici à l'UCLouvain, invite précisément le «religieux» à se dire et à entrer dans le débat public. Mais cette entrée en débat ne peut se faire que sous quatre conditions: celle de la tolérance ou de l'acceptation d'un authentique dialogue avec d'autres, celle du faillibilisme ou la reconnaissance du caractère faillible de toute proposition, celle du perspectivisme ou la conscience du fait qu'aucune connaissance n'est séparable d'un point de vue, celle de la traduction ou de l'explicitation de ses convictions et donc l'exposition au débat contradictoire³.

Pareille acculturation à la raison publique ne laisse sans doute pas indemne et n'est pas en soi de toute innocuité pour des positions fondamentalistes ou sectaires qui malheureusement font trop parler d'elles. Mais il convient de préciser que dans le fondamentalisme religieux, ce qui est important, ce n'est pas la religion, mais les normes qu'on lui fait porter et prescrire, «et qui sont d'autant plus dures, d'autant plus répressives, que la menace extérieure est jugée grande. Devant cette menace, le fondamentaliste pense qu'il faut résister et que, pour résister, il faut réprimer toujours davantage»⁴.

Penser ainsi la théologie dans le débat public est certes une tâche ardue, mais nécessaire. Elle nécessite une critique continue, autant interne qu'externe, de la religion dans ses risques de dérive, une critique de la religion comme masque de la peur, de la domination, de la haine – critique allant de pair avec un travail perpétuel de réinterprétation de la foi par la question du sens. Le plus grand danger est de laisser la pensée s'éloigner de la foi, et laisser la pensée s'éloigner de la foi cherchant l'intelligence (pour nous rapprocher de la célèbre formule de St Anselme: *fides quaerens intellectum*).

³ Voir J.-M. FERRY, *Les lumières de la religion. Entretien avec Élodie Maurot*, Montrouge, Bayard, 2013, p. 29 et suivantes.

⁴ J.-M. FERRY, *Les lumières de la religion*, p. 31-32.

Il s'agit, en s'exposant au débat, d'articuler une option singulière, en l'occurrence, celle de la foi chrétienne, à des problématiques générales de type social, économique, politique, ou culturel. Oser poser la question de notre foi au sein de nos mondes. Mais pour cela, comme le dit Michel de Certeau⁵, il faut cesser de supposer que cette option singulière qu'est la foi chrétienne soit universelle ou vraie pour tous, et cesser aussi de restreindre la base d'une réflexion théologique à l'idéologie d'un groupe particulier. « Cette tâche ne saurait donc être entreprise à l'intérieur d'institutions qui privilégient leur inféodation à une Église; la logique silencieuse de ces institutions 'locales' (*parochial*, au sens anglais du terme) paralyse le travail d'articuler une exigence spirituelle sur les modalités objectives de l'organisation sociale. Aucun groupe particulier n'est habilité à fournir des réponses aux questions radicales de l'homme. (...) Certes, il faut des signes de reconnaissance entre collectivités qui témoignent de la même option singulière (chrétienne), mais la production d'un langage chrétien ne peut se poursuivre qu'à découvert, sans la protection d'une idéologie fournie par une institution. (...) ce travail aura une figure fragmentaire et aléatoire. Il aura la forme d'un risque, et d'un voyage, 'abrahamique' »⁶. Finalement, faire de la théologie, ne serait-ce pas s'engager dans une odyssee, celle de la foi et de la raison? Et cela, parce que la foi est digne de la raison et que la raison est digne aussi de la foi, que la foi s'approfondit par la raison et que la raison s'élargit par la foi.

Cette option implique deux conséquences importantes pour la théologie. Premièrement, elle dévoile qu'il y a un rapport nécessaire de l'option chrétienne avec ce qui n'est pas elle, avec un autre qu'elle-même. Car si la foi chrétienne reconnaît qu'elle est une option particulière, cela signifie qu'elle n'est pas tout et qu'il y a un autre, et qu'elle ne peut se dire et se penser que dans la rencontre et le dialogue avec cet autre. Il y a ainsi dans cette odyssee une confrontation permanente avec ce qui nous arrive entre autres de notre propre tradition et ce que nous sommes, nous maintenant, et une exigence permanente de réinterprétation inventive et rigoureuse, sans aucune concession ni compromission avec ce qui, sous prétexte de conformité par exemple avec les idées en vogue ou un passé idéalisé, confondrait le dialogue avec l'absence de pensée. Cette tâche interprétative, que nous prônons ici à Louvain, et qui est une des marques propres de notre formation, est primordiale, car contrairement aux prétentions de l'idéologie, le sens se construit patiemment, il ne s'identifie pas à une vérité toute faite qu'il suffirait de s'approprier une fois pour toutes et d'imposer aux autres. Sans cette tâche, un langage de chrétien ne serait pas chrétien et pourrait cacher une illusoire prétention à l'universel et à l'absolu.

Deuxièmement, cette option implique l'urgence d'une participation effective à la société présente, « d'une complicité avec ses ambitions et ses risques »⁷. En jouant sérieusement le jeu des combats et des travaux contemporains,

⁵ Ces quelques lignes doivent beaucoup à M. de Certeau, et en particulier à *La faiblesse de croire*, Paris, Seuil, 2003.

⁶ M. DE CERTEAU, *La faiblesse de croire*, p. 257.

⁷ M. DE CERTEAU, *La faiblesse de croire*, p. 258.

le chrétien et le théologien y investissent une exigence de type critique. Si cette exigence ne leur est pas propre – et heureusement! –, elle leur est pourtant essentielle et doit faire partie de notre ADN croyant. Comme l'écrit encore de Certeau, «au titre d'une foi chrétienne, il est impossible d'entériner le dogmatisme qui tient une 'mentalité' majoritaire pour l'expression d'une réponse aux questions fondamentales de l'homme, ou qui conduit un pouvoir finalement terroriste à imposer comme 'vérité' une structure politique, sociale ou scientifique. Un écart devra sans cesse restaurer dans la cohérence des systèmes existants la blessure d'une relation à l'autre»⁸, l'ouverture nécessaire au savoir qui a souvent tendance à se clore sur lui-même comme un cercle. Il n'est peut-être pas insignifiant que notre faculté de théologie soit logée dans un bâtiment dont le clocher est surmonté d'un cercle brisé...

Ce qui est en jeu dans un tel travail est une quête inlassable de vérité. Et que cette démarche puisse se réaliser non dans l'espace restreint d'un enclos religieux, mais à l'air libre, dans un espace ouvert qui est celui de notre condition humaine. S'engager dans cette odyssée, c'est apprendre à vivre et à penser dans une tension créatrice, car la vérité est plutôt, peut-être, du côté des plus grandes tensions que du côté du sommeil doctrinal ou des accommodements douteux. La théologie se doit d'être une pensée mobile, non parce qu'elle pense toujours des choses nouvelles mais parce qu'elle ne cesse de penser autrement, avec le courage d'autres regards, les mêmes choses ou les grandes questions qui constituent notre humanité. Le chemin de l'humanité ne s'écrit-il pas dans une sorte de malaise, celui de ne jamais consentir à être tout à fait à l'aise avec ses propres convictions ou évidences?

Telle est sans doute, pour revenir à la question de départ, la tâche qui est la vôtre, la nôtre: la lutte pour maintenir vivante cette tension et cette quête d'un sens qui l'emporte contre les vents et marées du non-sens ou de l'insignifiance. Être témoin de cette quête sans fin sous diverses formes qui correspondent à ce que nous sommes: «La foi appropriée personnellement, dans le consentement à la réalité du monde, peut demeurer quasiment invisible aux autres, se manifestant seulement dans des signes discrets de vigilance et de confiance joyeuse. Elle peut aussi dégager un éclat qui, non recherché, s'y attache par surcroît. Elle peut se transmettre par un croyant qui s'engage avec ferveur dans l'œuvre de communication missionnaire ou éducative de la foi, ou bien par une osmose imperceptible. Dans une culture qui défie la religion chrétienne, la foi ne se communique en tout cas que par le croyant qui a fait le chemin de sa lente appropriation personnelle»⁹.

Ainsi, ce que j'espère de tout cœur, c'est que votre parcours à la Faculté de théologie vous aura donné des outils et des vivres à mettre dans votre sac à dos pour emprunter ce chemin d'humanité, qu'elle vous ait fourni un bon GPS – Guide pratique de sens ou de spiritualité...

À vous les diplômés de ce jour, je vous présente toutes mes félicitations pour avoir atteint l'objectif visé, en sachant que celui-ci n'est que le début

⁸ M. DE CERTEAU, *La faiblesse de croire*, p. 258.

⁹ A. VERGOTE, *Modernité et christianisme*, Paris, Cerf, 1999, p. 207.

d'une histoire à écrire, en pensant aussi à toutes celles et tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, parents, amis, proches, vous ont aidés dans ce parcours. J'espère aussi, qu'à travers les formations reçues, vous ayez acquis et désirez continuer d'acquérir les outils nécessaires à une véritable posture intellectuelle et critique, indissociable d'un enracinement humain authentique. Et si la science sans l'amour ne serait pas grand-chose, ne vous séparez pas non plus de l'indispensable humilité qui doit l'accompagner, et d'un certain humour car, comme le dit un vieux proverbe des monastères: «quand les novices rient, le diable pleure».

Éric GAZIAUX

Éméritat du Professeur André Wénin (Louvain-la-Neuve, 19 octobre 2018)

De nombreux collègues et amis ont répondu à l'invitation de la Faculté de théologie de Louvain-la-Neuve et de l'Institut de recherche *Religions, Spiritualités, Cultures, Sociétés (RSCS)* à fêter le professeur A. Wénin, admis à l'éméritat au terme d'une carrière universitaire de vingt-deux années.

Comme l'a rappelé Éric Gaziaux, doyen de la Faculté, André Wénin, né à Beauraing en 1953, est entré au Séminaire de Namur en 1971 pour y suivre la formation philosophique et théologique et le cursus de philologie classique aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix. Après plusieurs années d'études à l'Institut biblique de Rome, il a reçu le titre de Docteur en Sciences bibliques (1987) avec une thèse intitulée *Samuel et l'instauration de la monarchie (1 Sam. 1-12)* publiée chez Peter Lang en 1988. Les quelques années d'enseignement au Séminaire de Namur (Sénevé) ont été suivies par sa nomination comme professeur d'Ancien Testament et de langues bibliques à la Faculté de théologie de Louvain-la-Neuve (1996). Il a été secrétaire académique de 2003 à 2008 et doyen de 2008 à 2012. Il sera associé à la fondation du *Réseau de recherche en analyse narrative des textes bibliques (RRENAB)* porté sur les fonts baptismaux par C. Focant et J.-M. Sevrin (UCL) avec des collègues français et suisses (2000) et qui n'a cessé de prospérer dans le monde francophone, même canadien, tant en milieu protestant que catholique.

André Wénin, dont le totem chez les scouts était «abeille», est un travailleur infatigable, habité par la passion de la recherche et de l'enseignement, doué d'un sens pédagogique hors du commun, d'une plume élégante et d'une parole enthousiaste où l'humour a toujours sa place. Il a dirigé 23 thèses de doctorat d'étudiants venant du monde entier. Ses publications sont nombreuses: plus de 40 volumes ces dix dernières années et au total plus de 300 titres consacrés surtout au Premier Testament. Ses publications ont commencé à paraître dans les années 1990, d'abord dans la revue des diocèses francophones de Belgique *La Foi et le Temps* et, depuis cette période, dans bien des revues européennes. La *Revue théologique de Louvain*, dont il est encore à ce jour le directeur, compte une quinzaine de ses articles (1989-2016).

Comme le doyen Éric Gaziaux l'a souligné, le professeur Wénin a une capacité exceptionnelle de rejoindre les questions de nos contemporains et de communiquer avec eux. La lecture de type narratif qu'il a pratiquée est une approche récente qui dialogue notamment avec l'approche psychanalytique pour aborder les nombreux défis des textes bibliques. L'exégète a travaillé les textes marqués par les couples violence et tendresse, meurtre et fraternité, maîtrise et douceur, dévoilant le chemin d'humanisation proposé par les Écritures. Avec les livres de Samuel et des Rois, c'est sans doute la Genèse et l'Exode qui ont eu sa préférence. L'anthropologie et l'éthique se croisent avec bonheur dans sa réflexion, sans oublier la littérature, les sciences humaines et les sciences du langage.

Le professeur Louis-Léon Christians, président de l'Institut de recherche RSCS créé en 2000, a lui aussi rendu hommage à l'interprète des textes bibliques et à sa pratique de la transversalité et de l'interculturalité. Cette double orientation est au cœur de l'Institut qui fédère un grand nombre de professeurs et chercheurs de plusieurs facultés et centres de recherche et permet à la théologie d'entrer en dialogue avec des sciences et des problématiques diverses. Il a aussi salué la large implication internationale d'André Wénin.

Deux collègues exégètes ont été invités à traiter la question *Lire la Bible aujourd'hui?* La Bible est-elle praticable par nos contemporains et à quelles conditions? Corina Combet-Galland (Institut de théologie protestante, Paris) qui enseigne l'exégèse du Nouveau Testament, a rappelé que pour lire la Bible aujourd'hui, il faut l'aborder pour ce qu'elle est, un langage «poétique» ou polymorphe, que l'on ne peut atteindre par une approche au premier degré. C'est sans doute la vertu du «mythe», au sens scientifique du terme, qui permet cette découverte rafraîchissante. «Le mythe qui a parlé un jour, dit-elle, parle pour tous les jours», car il touche le fond de l'humanité et vise à l'universalité. Ainsi le singulier est porteur de l'universel, comme le montre la conversion de Paul, par la pure grâce de Dieu (Gal 1), annonce de la conversion des nations païennes.

Quant à Jean-Daniel Macchi (Faculté de théologie, Université de Genève), architecte et théologien-exégète, qui enseigne l'Ancien Testament et les langues bibliques, il a rappelé la nécessité de lire la Bible grâce à un effort d'interprétation, c'est-à-dire en faisant sa juste place à la raison et en acceptant que la recherche s'exerce dans la liberté, condition pour toute démarche critique et féconde. Les lectures de la Bible révèlent chacune à sa manière les faces cachées du texte, d'où l'intérêt de dialoguer avec les sciences humaines et les sciences du langage. La pluralité des méthodes est à favoriser. Il faut accepter que le débat reste ouvert, comme dans la pratique des rabbins. Tel est aussi le rôle de la recherche universitaire.

Dans ses remerciements, le professeur Wénin a rappelé que la recherche universitaire s'enrichit par le dialogue avec les collègues et les chercheurs, les étudiants et doctorants, mais aussi dans le dialogue avec les autres facultés et instituts, et les universités voisines ou lointaines. Il a également félicité le secrétariat administratif de la faculté pour sa disponibilité, son soutien et le bon accueil réservé aux étudiants. Il a enfin souligné quelques paradoxes de la situation actuelle: l'écroulement des grandes institutions religieuses et

l'explosion du «marché des religions», la sécularisation et la quête d'une spiritualité pour notre temps. C'est dans ce monde complexe que la Bible peut aller à la rencontre de nos contemporains, si le chemin d'une saine interprétation leur est ouvert.

La séance académique s'est achevée par la remise d'un volume de *Mélanges* offert à leur confrère émérite par une trentaine d'exégètes, appartenant à trois continents différents, et édité par ses collègues H. Ausloos et D. Luciani. Son titre fait écho aux terrains de recherches et aux convictions méthodologiques du *RRENAB: Temporalité et intrigue* (BETL 296, Leuven, Peeters). Tous souhaitent au jeune émérite une retraite féconde et paisible, riche de nouveaux travaux et rencontres.

André HAQUIN